

Amaelle GUITON, *Hackers. Au cœur de la résistance numérique*

Paris, Éd. au Diable Vauvert, 2013, 245 pages

Gilles Boenisch

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9484>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9484](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9484)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 427-428

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Gilles Boenisch, « Amaelle GUITON, *Hackers. Au cœur de la résistance numérique* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9484> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9484>

---

voire alarmiste, du titre et les exemples qui s'étendent sur trois décennies, révélateurs d'un questionnement ancien bien que son expression se renouvelle. Obsolète en certains aspects – le passage sur *Wikileaks* ignore les révélations d'Edward Snowden sur l'espionnage à grande échelle pratiqué par le gouvernement américain, celles-ci datant de 2013 –, l'ouvrage souffre aussi d'erreurs factuelles étonnantes qui sont autant de contre-arguments opposables à l'auteur. Il est facile de vérifier qu'Édouard Balladur n'était pas Premier ministre en 1987 (p. 145, note 7 du chapitre II) ou qu'un ancien secrétaire américain à la Défense se nomme Robert Gates, et non « Graves » (p. 94).

Inutile d'espérer de cet essai stimulant qu'il évacue une partie du « flou » (Ruellan D., 1993, *Le professionnalisme du flou. Identité et savoir-faire des journalistes français*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble) qui entoure le journalisme en tant que profession formelle, délimitée et normée. Là n'est pas son but : l'auteur y défend l'utilité et le savoir-faire d'une corporation empêchée par diverses menaces, internes ou externes, d'agir en toute indépendance et responsabilité, conformément à sa mission d'information du citoyen. La revue de ces écueils, étoffée de situations et de citations variées, fait tout l'intérêt du livre. Dès lors, le chercheur peut y puiser de quoi tracer un portrait du journalisme d'aujourd'hui et s'en servir pour ébaucher une définition de la profession.

François Borel-Hänni

URePSSS, université Lille 2, F-59000  
paccoborel@yahoo.fr

## Technologies

**Amaelle GUITON, *Hackers. Au cœur de la résistance numérique.***

Paris, Éd. au Diable Vauvert, 2013, 245 pages

Amaelle Guiton propose une intéressante immersion dans l'univers des hackers et « hacktivistes » qui, grâce à l'internet, s'attachent, selon eux, à rendre « le monde meilleur ». À l'aide de nombreux entretiens, le livre donne largement la parole à différents acteurs de cette communauté pour tenter de comprendre la diversité vaste et contrastée des objectifs, des modes d'action et d'organisation, des motivations, des usages et possibilités en regard des logiques sécuritaires actuelles et les moyens pour s'en affranchir. Cette approche claire, construite et fluide a le mérite de dresser un panorama à la fois très documenté et accessible de l'activisme numérique, fondé sur une éthique singulière révélant de nombreuses potentialités.

En ce sens, Amaelle Guiton, s'efforce de dépasser toute ambiguïté en décomposant les amalgames inquiétants de la dénomination *hacker*, fondamentalement à l'opposé « du raccourci classique – et désespérant où : *hacker* égale *pirate informatique* » (p. 21). Elle déplore que « les hackers, doivent depuis des années composer avec cette image négative auprès du grand public et subir cette confusion permanente » entretenue par le médias, les politiques et les fictions hollywoodiennes (p. 21). De fait, loin des stéréotypes, il s'agit surtout de personnes s'attachant à « comprendre le fonctionnement d'un mécanisme, afin de pouvoir bidouiller pour le détourner de son fonctionnement originel » (p. 22). Être hacker, c'est d'abord être dans une démarche, celle du *hack* pour *assimiler, bidouiller, détourner*. D'ailleurs, être hacker n'est pas nécessairement lié à l'informatique, c'est d'abord une « façon de faire, façon de penser, féconde en tout temps et en tout lieu. Pour un hacker, nous sommes tous, potentiellement, des hackers » (p. 24). Il s'agit d'un usage créatif de la technique pour régler un problème ou un challenge ou concrétiser une idée sans se soucier des limitations arbitraires imposées. Plus que cela même, « c'est un état d'esprit qui consiste à contrôler la technologie, plutôt que de se laisser contrôler par elle » (p. 25). Pourtant, on ne devient pas hacker, c'est une manière innée d'appréhender son environnement par la connaissance avec une indéniable dimension ludique : « Démarche curieuse, démarche joyeuse. Les hackers sont de grands enfants et l'assument ». Le *hack* serait donc un moyen de « s'amuser dans l'utilisation de son intelligence » (p. 29). Pourtant, le hacker « ne marche pas dans les clous, ne respecte pas les modes d'emploi. C'est même tout le contraire. Pour autant, il ne fait pas n'importe quoi » (p. 35), il suit une éthique précise et universelle qui tient en six points : « 1/ l'accès aux ordinateurs, et plus généralement à tout ce qui peut améliorer la connaissance, doit être total et illimité ; 2/ l'information doit être libre ; 3/ il faut se méfier de l'autorité et promouvoir la décentralisation ; 4/ les hackers doivent être jugés sur ce qu'ils font, non selon leurs diplômes, leur âge, leur origine, leur sexe ou leur position sociale ; 5/ on peut créer de l'art et de la beauté avec un ordinateur ; enfin, 6/ les ordinateurs peuvent changer la vie – en mieux » (p. 36). Il est intéressant de noter que, dans ces points, rien ne contrevient à la loi, et rien n'indique spécifiquement de la respecter, même si, « dans la démarche de découverte, il y a toujours un moment où on franchit la ligne jaune » (p. 40). Partage, ouverture, décentralisation, libre accès, sont donc les valeurs fondamentales de la culture hacker qui agit généralement dans l'intérêt du plus grand nombre et de la communauté à l'encontre de celles du contrôle et de la répression.

Après ce recadrage, Amelle Guiton poursuit son développement en s'attachant à décrire la dimension « activiste » associée aux hackers, définie par le « hacktivism » en passant généreusement en revue l'historique, l'actualité récente et les diverses thématiques satellites. On y apprend que le « hacktivism » est une posture qui consiste « à aller au-delà du hack technologique pour comprendre – et hacker – les processus politiques » (p. 42). Selon l'auteure, il s'agit d'une « nouvelle forme d'engagement politico-technique » (p. 44) proche du militantisme citoyen, où le hack sert d'outil. Les hackers défendent l'idée selon laquelle on a le droit d'être anonyme, sur l'internet, et aussi dans la vraie vie, qu'on a le droit de connaître le fonctionnement de la démocratie, qu'on a le droit d'utiliser librement des outils, qu'on a le droit de ne pas être surveillé en permanence. Et plus on aura de contrôle, plus cela suscitera du hacktivism : « Toute action suscite une réaction, toute attaque sa contre-attaque, tout pouvoir son contre-pouvoir » (p. 45). Il s'agit d'une guerre de positions idéologiques, imposée par des comportements tyranniques offrant sans difficulté « la possibilité d'un monde sous surveillance généralisée, ce n'est pas demain, c'est, déjà, aujourd'hui. Il ne s'agit plus seulement d'accès bloqué à des sites web, ou de "coupure" d'internet, mais bien d'interceptions massives de communications » (p. 59). Pour les citoyens et les dissidents des régimes autoritaires, protéger son identité et la confidentialité de ses communications semble une « banale » question d'autoconservation. Tant entendue, la formule selon laquelle « je n'ai rien à cacher » semble symptomatique de l'ignorance et de l'enjeu auquel se trouve confrontée la liberté de tous face au contrôle généralisé : « L'histoire est pourtant riche d'exemples de groupes humains qui se virent reprocher des activités ou des idées soudain jugées "menaçantes" ». Et pour nos défenseurs des libertés numériques, il ne fait aucun doute que « le respect de la vie privée et l'anonymat sont des conditions de liberté » (p. 65) inaliénables.

Amelle Guiton en conclut que « les structures traditionnelles sont de plus en plus bousculées et contaminées par les modes d'organisation, d'action et de communication des hackers, des hactivistes : « Le peuple numérique [...], la communauté du Net, c'est une autre manière d'organiser le pouvoir. Parler de contre-culture, ou de contre-pouvoir, ça ne va pas assez loin. C'est une réinvention de la culture elle-même » (p. 204). Les divers témoignages ponctuant cette approche ne font que décrire, à leur manière, un projet de société où les technologies structurées autour d'un modèle social permettraient que l'humain contrôle les technologies librement, non l'inverse. Un modèle où l'économie ne serait pas forcément

incompatible avec éthique, où réappropriation et reprise du contrôle, plus précisément *empowerment* et marché cohabiteraient.

En cela, l'enjeu politique principal est celui de constituer des contre-pouvoirs dans un système de plus en plus verrouillé. Une aspiration qui n'est pas si nouvelle car elle à l'origine même de l'informatique, des réseaux et de l'internet conçu par des pionniers, tous sans exception hackers : « L'histoire du réseau est consubstantielle à celle des hackers et de l'informatique grand public » (p. 37). Invariablement, cette position ne cesse de croître à mesure que le numérique devient une extension puissante de la lutte économique, financière et inévitablement un enjeu politique, car « les hackers portent en eux le germe de la subversion politique, celle d'une nouvelle distribution du pouvoir, et du savoir » (p. 241). Pour eux, la consommation passive n'est plus de mise, le pouvoir tout comme les réseaux, les programmes, le matériel, les connaissances ne vaut que s'il est distribué (p. 149).

Par sa rigueur d'analyse et sa valeur didactique, ce livre rend hommage au terme noble de *hacker* sans idéalisme ou caricature, en balayant large et en dressant un portrait assez juste et accessible pour que chaque lecteur non spécialiste puisse forger sa propre opinion. Il est impossible d'en résumer en quelques mots la richesse documentaire, ni l'ensemble des thématiques traitées. Espérons, comme le fait Amelle Guiton en guise de conclusion, que les générations futures soient entièrement faites de hackers : « Si les générations futures deviennent des hackers, c'est la garantie de la liberté d'expression ! » (p. 136).

Gilles Boenisch

Crem, université de Lorraine, F-57000  
gilles.boenisch@gmail.com

**Ariel KYROU, *Révolutions du Net. Ces anonymes qui changent le monde.***

Paris, Éd. Inculce, 2011, 144 pages

Essayiste et enseignant spécialiste des cultures et de l'imaginaire des nouvelles technologies, Ariel Kyrou, livre, avec *Révolutions du Net. Ces anonymes qui changent le monde*, un bref essai traitant de la mutation numérique impactant les comportements. En quatrième de couverture, nous pouvons lire : « Cours, avatar, le vieux monde est derrière toi ! », une réactualisation du slogan de Mai 68 : « Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ! ». Cette phrase positionne immédiatement le texte dans un prolongement historique, un « changement dans la continuité », comme l'indique Ariel Kyrou, où les